

suivre les inspirations du chef qui avait su si bien exalter l'enthousiasme de tous ses soldats. L'escadron de Muza parcourait donc le champ de bataille, toujours prêt à soutenir ceux de ses frères d'armes qui succombaient sous le nombre. Que d'actions d'éclat n'enfanta pas ce jour mémorable ! De quelle ardeur n'embrasa-t-il pas le cœur des sectateurs de Mahomet, faisant retentir les airs de leur vieux cri de guerre : *Allah ! Allah ! Allah !* lorsqu'ils s'élançaient, leur chef en tête, sur les infidèles, devastateurs de leur belle patrie ! Par-tout où Muza se montrait, le Maure blessé, mourant, se tournait vers lui avec un triste sourire, le bénissait en lui montrant l'ennemi, puis expirait. Si le courage avait pu sauver Grenade, jamais cette cité n'eût succombé ; ce n'est pas le glaive espagnol, mais la politique adroite du chef, sa propre destinée, ses dissensions intestines, qui livrèrent cette cité aux souverains de Castille.

Depuis l'aurore jusqu'à la chute du soir, la lutte terribles'était maintenue acharnée, et chaque pouce de terrain, cédé à la supériorité accablante des chrétiens, avait été arrosé de sang. Enfin les archers préposés à la garde des tours extérieures, ayant quitté leur poste à l'approche de ceux qui les devaient relever, toute l'infanterie maure, se croyant abandonnée, et saisie d'une terreur panique, prit sou-

dain la fuite. En vain Abu-Abdallah chercha à la rallier, s'exposant lui-même à mille dangers; les cavaliers de Muza arrivèrent trop tard pour parer à cette défection funeste; les Maures qui fuyaient dans les montagnes ou vers les portes de la ville, étaient impitoyablement poursuivis par les Espagnols; et c'en était peut-être fait, à cette heure, de Grenade elle-même, sans l'infatigable cavalerie maure, qui rallia le combat devant les murs de la ville. Puis Muza rentra dans l'enceinte de Grenade, déployant avec fierté son étendard; et, pour la première fois, il fit fermer et barricader la grande porte, ne voulant plus se fier à des soldats assez lâches pour abandonner leurs frères d'armes au milieu du danger.

Bientôt de terribles décharges d'artillerie balayant la plaine, empêchèrent l'Espagnol de pousser plus avant ses attaques. La valeur des tribus semblait s'accroître encore de leur mauvaise fortune; et parmi tous ceux qui prenaient part à cette lutte désespérée, nul ne pouvait s'empêcher d'admirer l'héroïsme, l'habileté, les ressources merveilleuses de Muza et de ses cavaliers. Mais les rangs de ces derniers ne pouvaient plus désormais se renouveler du sang le plus noble de Grenade; car ce sang avait coulé à flots et devait être bientôt épuisé! Ils avaient, pendant dix ans, soutenu cette guerre

d'extermination; maintenant ils se trouvaient seuls à défendre les tours de l'Alhambra. « Leur énergie constante à disputer chaque pouce de terrain, dit le vieux chroniqueur Abarca, prouve avec quel regret ils abandonnaient le véga qui était pour eux un paradis terrestre, et combien, pour le défendre, ils craignaient peu les blessures et la mort elle-même. » Dans l'impossibilité de protéger désormais leurs campagnes, ils fermaient avec un sombre désespoir tout accès près de leur ville. Repoussés dans un espace étroit avec la seule alternative de se rendre ou de succomber, les malheureux se virent en proie à la famine; les cris lamentables de leurs femmes, de leurs enfants, rendirent leur sort plus affreux encore. Le récit touchant que font les historiens maures contemporains, de cette période d'agonie, empreint tout-à-la-fois d'une douleur profonde et de la plus sublime résignation, remplit l'âme de cette tristesse qu'inspire le dernier retentissement « des cendres sur les cendres, de la poussière sur la poussière. »

Tel était l'aspect de cette cité déplorable. Un étrange abattement que les croyances superstitieuses accroissaient encore, s'empara de tous les cœurs; les faquirs, les santons, couvrant leur tête de cendre, étaient les seuls êtres vivants qu'on ren-



Designed by James Roberts

alife

HALL OF JUDGMENT.

London, Published Oct. 16. 1841, by Robert Jennings, City, Clerkenwell.

Engraved by J. Cooke

Printed by T. Agnew & Sons

contrât dans les rues. Ces hommes exaspéraient le peuple en rappelant leurs prédictions funestes, à la naissance du roi, et dans toutes les phases de cette guerre désastreuse. Rendu furieux par ces fanatiques, le peuple les poursuivait en vociférant, attaquait les tribus et les nobles, exhalait sa rage en effrayants blasphèmes; puis ils retombaient dans leur sombre désespoir, frappant leur poitrine, foulant aux pieds leurs turbans. Quelquefois, reprenant courage, ils demandaient à marcher contre l'ennemi, et le fidèle Muza profitait de ces instants d'enthousiasme pour rallier ses escadrons et venger par une sortie vigoureuse les maux qu'on leur faisait endurer jour et nuit. Ces redoutables attaques répandaient le carnage et la consternation dans le camp des chrétiens; mais l'horrible famine et le fer meurtrier paralysaient les généreux efforts des musulmans; ils retrouvaient toujours le désespoir dans l'enceinte de leurs murs.

Le destin de Grenade allait donc s'accomplir. L'orgueil du roi, l'enthousiasme du peuple ne pouvaient désormais conserver aucune espérance. Toutes les figures portaient l'empreinte d'une résignation douloureuse que partageaient les tribus et les nobles.* Lorsque le dernier conseil de Grenade fut convoqué dans la Salle du Jugement pour déli-

bérer sur les mesures à prendre dans cette crise fatale, les regards abattus du prince et de ses plus fidèles serviteurs ne firent que trop présager une catastrophe prochaine.

Après une courte conférence, par suite de laquelle toutes les voix, à l'exception d'une seule, furent pour la soumission, l'Hajib, Abil-Omixa, fut chargé de porter à Ferdinand une lettre où le roi maure annonçait céder aux exigences de sa position. Le seul qui s'opposât à cet humiliant traité, fut l'indomptable Muza. Il pensait que tant qu'il resterait une épée entre les mains de quelques soldats, il y aurait lâcheté à se soumettre à l'esclavage. Mais ses paroles retentirent vainement aux oreilles d'Abdallah; et Abil-Omixa se dirigea vers le camp des chrétiens. Le monarque castillan, voyant entrer celui-ci dans sa tente, témoigna un profond respect pour sa vieillesse, et l'accueillit avec une cordialité aussi honorable pour le vainqueur que salutaire à l'ame du vieux Maure.

L'Hajib exposa l'objet de sa mission; Ferdinand déclara que non-seulement il consentait à épargner à Grenade et à ses habitants tous les désastres qui les menaçaient, mais que c'était encore un de ses desirs les plus chers. Abil-Omixa eut ensuite des conférences avec les principaux ministres, Ferdi-

mand de Zafra et Gonzalve de Cordoue. D'après les conditions du traité, Grenade devait être rendue dans le délai de deux mois, si, durant cet intervalle, elle ne recevait aucun secours; le roi maure et ses officiers devaient jurer fidélité à la couronne d'Espagne, mais les musulmans conserver en revanche leur liberté, leurs armes, leurs propriétés; le droit de pratiquer leur religion, d'être jugés suivant leurs lois; être affranchis de tous impôts autres que ceux qu'ils payaient à leurs souverains.

Quelque favorables que fussent ces conditions, le vieil ambassadeur ne les eut pas plus tôt fait connaître, que tout Grenade retentit de lamentations. L'orgueilleux Espagnol devait-il donc fouler aux pieds la gloire de leur cité? Le chrétien serait donc là pour les outrager, lorsqu'ils adoreraient Dieu dans leurs temples? Les femmes et les jeunes filles devraient donc avoir à rougir des regards licencieux des hommes qui commanderaient à leurs époux et à leurs pères?

Au milieu de ces plaintes inutiles que proférait la multitude, la voix de Muza s'éleva avec l'éclat de la foudre: « Vous versez des larmes! s'écria-t-il, sachez verser du sang! Ralliez-vous à moi, je vous conduirai à la victoire en affrontant la mort. L'idée de mourir vous fait-elle trembler? L'esclavage est-il

donc moins affreux que le trépas? Faut-il acheter la vie au prix de toutes les affections de l'ame; au prix de l'honneur, de la liberté, de la religion de nos pères; et cela, pour obtenir la faveur de ramper dans la poussière, aux pieds de nos ennemis? Vivez ainsi, marqués du sceau de l'ignominie, si tel est votre desir. Pour moi, je jure que mes yeux ne verront jamais Grenade réduite à l'esclavage! Mon front ne se courbera jamais devant un insolent vainqueur; jamais ces mains ne porteront une épée dont elles n'oseraient faire usage. »

Telles furent les paroles de Muza au milieu du conseil assemblé pour entendre les conditions de Ferdinand. Elles ne trouvèrent point d'écho. Tous les visages étaient pâles de fureur, les cœurs palpaient d'indignation; mais le désespoir étouffait tout autre sentiment, et pas une voix ne s'éleva pour appuyer l'héroïque proposition de cet illustre chef. Le dédain le plus amer se peignit sur ses traits, comme une flamme livide, lorsqu'il se vit abandonné de tous; il sortit donc précipitamment de la salle, retourna chez lui, s'y arma de toutes pièces, franchit la porte d'Elvire, monta sur son coursier, et disparut sans que personne depuis ait jamais entendu parler de lui.

La version la plus accréditée sur cet événement, est qu'il

A peine le conseil fut-il remis du trouble inexprimable où l'avait jeté la sortie de Muza, qu'Abu-Abdallah prit la parole et s'efforça de prouver que ce n'était pas une lâcheté que de se soumettre, quand il y avait manque absolu de tous moyens de défense; que, dans les circonstances cruelles où l'on était réduit, l'homme le plus courageux devait s'estimer heureux de sauver sa vie et ses biens aux conditions offertes par les Castillans.

Échappant ainsi au sentiment de honte qui les poursuivait, les chefs et les conseillers du monarque se rangèrent à l'avis d'Abdallah. Mais il n'en fut point ainsi du peuple, qui n'accueillit la décision du gouvernement qu'avec les plus injurieuses acclamations, et bientôt la ville présenta tous les symptômes d'une insurrection.

Abu-Abdallah trembla des résultats probables de ces troubles populaires. Il savait que si le peuple s'opposait à la reddition de la ville, les Castillans se répandraient aussitôt dans tous les quartiers, que des torrents de sang seraient ainsi répandus, et qu'il

rencontra un détachement de chrétiens, comme il se dirigeait vers la mer; provoqué par eux, il les attaqua avec une telle fureur qu'il en tua un grand nombre, avant de succomber lui-même. Après une lutte terrible, réduit à combattre enfin à genoux, alors que le sang ruisselait le long de son armure, il se précipita dans le Xénil.

perdrait lui-même le prix attaché par le vainqueur à son humiliation et à son exil. C'est alors qu'il s'accusa d'avoir, par une criminelle ambition, usurpé le trône paternel, qu'il lui fallait abandonner, maintenant, au milieu de l'exécration d'un peuple asservi. Dans cette crise, il eut recours aux conseils de ses principaux officiers; et, fortifié par eux dans sa résolution, il dépêcha à Ferdinand un messenger pour le prévenir que la ville lui serait livrée dès qu'il se présenterait en forces suffisantes pour l'occuper.

Cette nouvelle combla d'autant plus de joie Ferdinand qu'elle était fort inattendue; en réponse à cette communication, il offrit à Abu-Abdallah son amitié, lui promettant sa protection pour l'avenir; et à peine le jour suivant commençait-il à poindre, qu'il se dirigeait vers la cité, à la tête d'une brillante escorte. Abu-Abdallah, malgré sa douleur, n'avait pas apporté moins de célérité dans les apprêts de cette journée, si désastreuse pour son peuple, si humiliante pour lui-même! Sa famille, suivie de nombreux serviteurs, était déjà sur la route des Al-puxarras, avec ses trésors et ses objets les plus précieux. Le soleil n'était pas encore élevé sur l'horizon, qu'un bruit de clairons et de cymbales annonçait à Grenade l'arrivée du monarque chrétien.

Cette ville, naguère libre, victorieuse et florissante, sur le point de subir le joug de l'esclavage, présentait alors un affreux spectacle. On n'entendait par-tout que lamentations amères, cris d'indignation, de désespoir. Abdallah sortit de l'Alhambra par une porte secrète, pour aller à la rencontre du vainqueur. Au sommet de la colline qui dominait la porte des Moulins et les approches de la ville, on voyait déjà briller les armes espagnoles.

Abil-Omixa avait été chargé de remettre au vainqueur les clefs de Grenade et de livrer aussi la grande forteresse après l'entrevue royale. Quant au monarque déchu, il fut accueilli par Ferdinand avec les égards les plus marqués. Ce dernier ne souffrit pas qu'il descendit de cheval et lui adressa des paroles affectueuses, cherchant à adoucir ainsi la tristesse qu'il voyait empreinte sur son visage. Le Maure reconnaissant voulut baiser la main de Ferdinand; celui-ci l'en ayant empêché, Abdallah s'écria : « Glorieux et puissant roi, nous devons remettre entre tes mains notre ville et notre royaume, car telle est la volonté de Dieu. »

Après cette entrevue, Boabdil, ne jugeant pas à propos de retourner à Grenade, dit adieu à cette malheureuse capitale et poursuivit sa route vers les

Alpuxarras¹. De la montagne de Padul, il put jeter un dernier et douloureux regard sur Grenade, qui disparut peu-à-peu dans l'horizon nébuleux. « *Ala hu Akbar!* Malheur à moi, grand Dieu ! » Telles furent ses seules paroles ; ses yeux étaient remplis de larmes et son cœur était brisé. « Pleure ! lui dit alors sa mère avec l'accent d'un amer reproche, pleure ton royaume comme une femme ; puisque tu n'as pas su le défendre comme un homme ! »

En vain Jusef-Abil-Omixa, son fidèle compagnon d'infortune, s'efforçait de lui adresser quelques consolations, le malheureux prince répondait : « Non, aucun malheur ne peut se comparer au mien ! » Et rien ne parvint à soulager sa douleur. Le temps lui-même n'y put apporter aucun adoucissement ; enfin ses amis lui proposèrent de fuir ces lieux, qui lui rappelaient toujours de si tristes souvenirs ! Il y consentit, passa en Afrique, et là trouva le repos qu'il cherchait, dans une mort honorable en combattant pour son parent, le roi de Fez.

Ferdinand et Isabelle prirent possession de Grenade avec toute la pompe imaginable. Ainsi expira,

¹ Charles-Quint contemplant, des fenêtres de l'Alhambra, les sommets escarpés des Alpuxarras, s'écria : « J'aimerais mieux un tombeau dans un palais comme celui-ci, qu'un petit royaume dans ces affreuses montagnes.

pour ne jamais se relever, la domination des Maures en Espagne; mais le caractère de ce peuple survécut à la chute de son empire.

Les monarques Chrétiens; pendant leur séjour à Grenade, virent d'un mauvais oeil la liberté dont jouissaient les Juifs dans cette cité. Ils furent excités à ce sentiment de jalousie, par la plupart de leurs courtisans, qui, fortement imbus des idées du siècle, se réjouissaient à la seule pensée de réduire les Juifs à une alternative de mort ou de conversion. En conséquence, on rendit un décret, en vertu duquel ces infortunés devaient se soumettre, sans délai, à recevoir le baptême ou à se voir dépouillés de leurs biens, en punition de leur aveuglement. Les résultats de ce décret furent la soumission des caractères faibles, l'exil et la ruine des Israélites consciencieux. Bientôt les prétendus convertis reconnurent que, nonobstant la concession qu'ils avaient faite, ils n'en étaient pas moins menacés de tous les maux qui avaient accablé leurs frères. C'est alors que fut créée une institution inouïe, même dans les plus sombres annales de la persécution; c'est alors qu'on entendit parler, pour la première fois, de l'inquisition, et qu'on vit des chrétiens s'armer d'instruments de mort, pour pratiquer les devoirs de la charité divine. Les mal-

heureux Juifs qui s'étaient soumis aux catholiques, ne pouvaient manquer de commettre des offenses contre la doctrine ou la discipline de l'Église.

Dans cette prévision, les yeux de lynx du Saint-Office étaient constamment dirigés sur eux avec toute la vigilance d'une bigoterie impitoyable. Il était fort aisé de se procurer les preuves d'une contravention quelconque; le glaive était sans cesse hors du fourreau, le livre du jugement toujours ouvert dans les caveaux du Saint-Office, et des milliers de victimes, déjà brisées par la torture, venaient impitoyablement expirer sur le bûcher. Les Maures ne voyaient pas les souffrances des Juifs sans de sinistres pressentiments. Leurs craintes n'étaient que trop fondées! Les fanatiques ministres de Ferdinand ne tardèrent pas à lui parler des Maures avec un ton de mépris et de haine. Le souverain sympathisait trop bien avec ses conseillers! cependant il pouvait devenir dangereux de restreindre les privilèges formellement accordés aux vaincus; c'eût été manquer aux engagements les plus solennels, outrager l'honneur royal, saper les fondements de la confiance publique. Comment venir à bout de surmonter tant de difficultés? Le grand-inquisiteur et Ferdinand lui-même apprirent bientôt à imposer silence aux scrupules qui jusqu'alors

avaient forcé ce prince à garder la foi jurée. Les lois qui protégeaient les Maures furent abrogées; le musulman outragé ne tarda pas à perdre patience. Telle était la disposition morale où les rusés politiques de la cour d'Espagne avaient précisément voulu l'amener. Sous prétexte de venger l'insulte faite à ses lois, Ferdinand rassembla des troupes autour de Grenade, et chassa de la ville tout le peuple comme un vil bétail.

Cependant une partie des exilés, ne pouvant se résoudre à abandonner les lieux qui leur retraçaient toutes les scènes de leur jeunesse, exprimèrent, dans un moment de désespoir, le désir de rentrer à Grenade, en adoptant la religion du vainqueur. Cette offre fut acceptée; plusieurs centaines de Maures se firent chrétiens. Hélas! ce sacrifice ne servit qu'à rendre leur sort plus déplorable! Ils n'eurent pas plus tôt reçu le baptême, qu'ils furent astreints à toutes les règles, à toutes les pratiques du rigorisme ecclésiastique. Aussi commirent-ils de nombreuses infractions à leur religion nouvelle; quelques uns par obstination, d'autres par ignorance. Mais comme ils appartenaient désormais à l'Église, ces offenses, considérées comme trahisons, étaient punies comme telles.

L'Inquisition ouvrit de nouveau, pour les rece-

voir, ses cachots souterrains ; ils prirent la place de leurs infortunés devanciers. Il serait impossible de décrire la fureur de ceux des Maures qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, lorsqu'ils apprirent les atroces persécutions qu'on faisait subir à leurs frères. Du milieu des rochers inaccessibles qui leur avaient offert un abri contre le vainqueur, ils vinrent se mesurer avec lui pour tirer vengeance de ses cruautés ; mais en vain coula le sang de ces braves. Tous les princes qui se succédèrent sur le trône d'Espagne concoururent à leur anéantissement. Leur perte était écrite dans les repaires de l'Inquisition, jurée dans le sanctuaire de la royauté. Ils périssaient par centaines, soit ouvertement et par l'épée, soit par ordre du Saint-Office. Ceux qui survivaient regagnaient douloureusement leurs montagnes, ne respirant que la vengeance, et serrant convulsivement dans leurs mains la poignée de leurs cimenterres, ces derniers signes de leur gloire et de leur grandeur passées.

Quelques années plus tard, ils quittaient de nouveau leurs montagnes, et se précipitaient sur les Espagnols avec la rapidité du torrent grossi par les eaux ; mais ni Charles-Quint ni Philippe II n'étaient d'humeur à souffrir leurs invasions. Les provinces au sein desquelles pénétraient les Maures,

recevaient l'ordre de se lever en masse ; aussi les faibles restes de la race mauresque ne tardèrent-ils pas à disparaître entièrement.

Ainsi finissent les intéressantes annales de ce peuplè brillant et remarquable à tant d'égards, qui succomba sous la double proscription de la religion et de la politique. Supérieurs qu'ils étaient à tous les peuples de l'orient, même aux nations européennes , par leur piété, leur courage, leur habileté dans les arts et dans les sciences, l'influence que les Maures exercèrent sur l'Europe contribua beaucoup à tirer celle-ci de la torpeur et de la barbarie du moyen âge; à lui donner cet élan, ce glorieux essor, dont on méconnaît souvent la véritable source. Le poète déplore encore aujourd'hui leur chute, parcequ'aux jours de leur prospérité ils 'étaient grands et héroïques ; le philosophe la regarde, lui, comme la conséquence de certaines causes inévitables ; et le chrétien, avec plus de raison, comme une œuvre de la volonté toute-puissante de la divine et mystérieuse Providence.





XI

DESTINÉE DES MAURES

DEPUIS LA CHUTE DE GRENADE.

A PRÈS avoir tracé une esquisse rapide de la chute de Grenade avec les causes immédiates et les conséquences qui se lient à cette célèbre catastrophe, il ne sera point sans intérêt, de suivre les malheureux Maures dans toutes les chances de la fortune, jusqu'à l'époque de leur entière soumission et expatriation comme peuple. Leur caractère ardent, la nature de leur pays hérissé de montagnes, le joug pesant de la tyrannie qui oppressait ces ames, plutôt vaincues que soumises, faisaient, de l'existence de ce peuple une angoisse et une alarme perpétuelles. Pour éviter une de ces réactions terribles, dont chaque feuillet des annales de l'esclavage est marqué, et pour couronner l'œuvre inique de la foi violée et de la persécution religieuse portée à ses derniers excès, il ne restait plus au vainqueur que d'arracher, en racines et rameaux, ce peuple entier du

sol castillan. La révolte grondait sourdement dans le sein de Grenade; tous les districts d'alentour étaient sous les armes : c'est alors que sortit ce singulier arrêt qui, frappant une population considérable et industrielle, tarit, jusque dans leur lit, les sources limpides dont elle tirait son énergie et sa puissance. L'exil, ou le baptême dont elle avait plus d'horreur encore, était la seule alternative qui lui restait : en place de la justice et de ses arguments, on avait recours, contre les vaincus, à la contrainte et à la terreur.

Nous voyons par les professions de foi, par les doctrines qui passent, illustrées, sur la terre, qu'il y a, au fond du cœur humain, un germe puissant de résistance, qui se développe contre l'injustice, et qui fait que la mort même est une récompense, un triomphe contre la tyrannie. C'est là que l'opprimé ressent ce fier et doux plaisir d'avoir laissé une plaie dans l'âme de l'oppresseur.

Leur expulsion alluma, dans le cœur des Maures, les feux de la plus terrible vengeance, qui se fussent assoupis, si le peuple fût resté possesseur du sol qui le vit naître, ou s'il l'eût reconquis par les armes.

Au milieu des rochers inaccessibles et des forts des Alpuxarras, ce système d'extermination rencontra

des obstacles. Là les Maures attendaient de pied ferme les expéditions successives des plus habiles généraux de la Castille; car ils avaient, d'avance, fait le sacrifice d'une vie qu'ils vendaient cher. Dans une de ces attaques, le généreux Alonzo d'Aguiar, si heureux dans les dernières guerres des Maures, tomba, jeune encore, percé de coups, trop tôt pour son pays et ses princes, qui le pleurèrent long-temps.

Une vieille ballade espagnole, admirablement imitée par M. Lockhart, raconte la chute du dernier de ces chefs, de son jeune frère, Gonzalve, quoique ce grand capitaine touchât à cette nouvelle époque où l'éclat des guerres chevaleresques s'affaiblissait, et finit par se perdre sous la plume moqueuse de Cervantes.

Les fiers montagnards ne se lassèrent de long-temps de fondre sur leurs ennemis, et sur les missionnaires qui les escortaient; ce ne fut que du jour où Ferdinand se mit lui-même à la tête d'une puissante armée, qu'ils offrirent d'acheter sa clémence avec cinquante mille ducats. Mais les mêmes causes de haine subsistaient; et au-delà du cercle des garnisons espagnoles, cette trêve astucieuse faillit exercer une funeste influence sur les deux partis. Comme le monarque s'avancait avec des troupes

franches, de suite les Maures implorèrent de lui la permission de passer en Afrique. On leur répondit par une seconde ordonnance qui leur imposait, sous trois mois, l'obligation de recevoir le baptême, sous peine de la perte de toutes leurs propriétés, et de l'exil perpétuel.

Pendant que les Maures prenaient possession des côtes de Barbarie, Ferdinand n'était point sans crainte au milieu de ses nouvelles conquêtes. La vengeance des Maures ne faisait que sommeiller; ils n'attendaient que la première occasion pour prendre leur revanche et appeler à leur aide leurs braves et anciens alliés. Mais une suite non interrompue de succès ayant mis les Castellans en possession de nombreux ports de mer et de villes appartenant à leurs ennemis, ils avaient contraint jusqu'au formidable dey de Tunis, de Trémécen, d'Alger, à payer tribut à l'Espagne. Vainement les malheureux Maures qui avaient survécu à la chute de Grenade, tournaient-ils leurs yeux vers elle; les flots de la vie avaient été coupés à la source même; hélas! autrefois si brillante, de leur force et de leur gloire!

Charles vit l'aurore de son règne poindre à travers les nuages et les tempêtes. La noblesse hautaine ne le regardait que comme le fils d'un étranger,

toujours prêt à violer leurs prérogatives, à refondre les mœurs et les usages de leurs ancêtres. Toutefois, leurs murmures furent bientôt comprimés par l'esprit de fermeté du monarque, dont le mot favori et significatif était : « *Plus outre.* » Sa vigilance, sa main de fer, sa volonté, enchaînaient la langue de ses sujets, et les menaces de ses ennemis. Tout ce que ce souverain fit de nouveau peser de charges et d'humiliations sur la tête des Maures sans résistance, apprit à ses seigneurs ce qu'ils devaient attendre d'un prince qui faisait servir la sainte-inquisition à sa justice. Ceux qui souffraient, en appelaient à cette justice impériale; ils envoyaient des députés pour exposer, aux pieds du vainqueur de Tunis et d'Alger, les maux qu'ils enduraient. L'inflexible monarque les renvoyait devant un autre tribunal composé de théologiens, d'évêques et d'inquisiteurs. On y agitait la grande et horrible question, si l'ordonnance impériale de la conversion serait préalablement intimée par le bûcher : il n'y eut qu'une voix pour l'affirmative! L'archevêque de Séville sollicita un décret royal, remis aux mains de la police, qui bouleversa, à jour nommé, tout le gouvernement des Maures de Grenade. Ce changement enveloppait tout : usages, mœurs, langage, costumes; le tyran calculait qu'une révolution si soudaine et si radicale effacerait jus-

qu'à la moindre trace des premières associations, des opinions et des sentiments même qui mûrissent d'ordinaire avec la vie. Les plus terribles peines assurèrent l'exécution de cette ordonnance. Tout chrétien, membre de l'état, était investi de la puissance d'éveiller les soupçons de l'inquisition, et de porter ses dénonciations à son grand tribunal, qui siégeait au cœur même de Grenade. Ce seul décret remplit le trésor de Charles de huit cent mille ducats, qu'y apportèrent de tous côtés les malheureux Maures; prix exorbitant de quelques allègements à leurs maux, qu'ils avaient implorés; impôt direct, tiré sur les sueurs et l'industrie de ce peuple si ingénieux, si spirituel, si intelligent! Mais, dans les provinces et parmi la classe pauvre qui ne pouvaient fournir à ces exactions iniques, la persécution sévissait dans toute sa rage. Mécontents de leur réception chez les Maures, les prêtres catholiques les accusèrent d'horribles profanations; signal qui appelait sur eux la fanatique vengeance du peuple.— Tous les habitants de Valence se levèrent, ayant à leur tête leurs seigneurs et prélats; la croix d'une main, l'épée dans l'autre, ils tombèrent sur ce peuple paisible, le poursuivirent jusque dans les gorges des montagnes, le cernèrent dans cette dernière retraite, où ils en exterminèrent un grand

nombre, et forcèrent le reste à recevoir le baptême; mais pas un de leurs chefs ne fut épargné.

Charles V applaudit au zèle des citoyens de Valence; le peuple de l'Andalousie, jaloux de la même faveur, se préparait à suivre leur exemple. Il n'y avait alors que l'extrême pauvreté, ou une riche caution, qui sauvât les Maures des flammes des *auto-da-fé* allumés dans les villes de Grenade, de Séville et de Cordoue. Il suffisait de la plus légère plainte qu'il laissait échapper sur ses maux pour livrer un malheureux Maure à toute la rigueur des lois catholiques. Il fallut encore de nouveaux modes d'exactions et d'oppression pour pousser à bout l'héroïque patience des Maures; enfin, avec un cri unanime de vengeance, tout le royaume de Grenade se leva simultanément.

Ces infortunés combattirent, mais tombèrent tous, comme des martyrs, sous l'épée de leurs persécuteurs; dès-lors, furent signées du sceau royal, la ruine et la mort de ceux qui restaient et de leurs familles. — Rien, si ce n'était leur extermination et l'anéantissement de leur mémoire (s'il était possible), ne pouvait satisfaire leurs bourreaux. Car Philippe II régnait en Espagne.

L'archevêque s'imagina qu'il n'était point dans l'orthodoxie que les femmes mauresques parussent

voilées et que le peuple fit usage de bains. Une commission ecclésiastique fut nommée à cet effet ; elle se composait de prêtres et d'inquisiteurs, aux yeux desquels les femmes voilées, le luxe du bain et la langue arabe étaient des crimes monstrueux. — Un savant docteur de l'université d'Alcala les satisfit sur ce point, en adressant à ses frères les commissaires, ces paroles étranges : « Ne prenez-vous pas garde que, comme à l'égard des ennemis, nous ne devons en laisser vivre que le moins possible? »

Vainement les Maures en appelaient-ils contre la barbarie et l'absurdité de tels axiômes ; la commission exécutait ces réglemens avec une précision qui témoignait qu'elle s'en faisait autant un plaisir qu'un devoir ; car, lorsqu'une femme se tenait voilée en sa présence, on lui enjoignait de lever son voile et de se montrer la face découverte. Si un Maure prononçait un mot dans son idiôme, il était traîné dans un cachot ; ses enfants, au-dessus de l'âge de cinq ans, étaient arrachés de sa demeure, et enfermés dans une école publique, loin de la maison paternelle.

Conspirations sur conspirations furent le résultat de ces cruautés ; on implorait secrètement l'aide de Maroc et d'Alger ; tous les districts qui occupaient

les montagnes entrèrent dans la ligue. Le gouverneur de Grenade en eut quelque soupçon; il demanda du renfort, et empêcha ainsi la ville de tomber entre les mains des insurgés. Malheureusement pour eux, leurs communications avec l'Afrique étaient interceptées; les plus petits détails de leur complot transpiraient; on doublait les garnisons, des détachements de cavalerie battaient la plaine; et cette révolte, si légitime, fut étouffée dans son germe.

Toutefois, un nombre assez considérable des principaux conspirateurs se rassemblèrent secrètement et eurent la hardiesse de se nommer un roi, — Mohammed-Ben-Oméga, qu'on croyait descendu des anciens kalifes de Cordoue, et qui avait reçu de force le baptême, sous le nom de Fernando de Valor. Ensuite, adressant ses prières au Prophète, chacun d'eux jura de mourir pour sa religion, et prêta serment de fidélité à son nouveau prince. On confia tout aux Maures de l'Albaycin; mais, au lieu de seconder leurs frères, ceux-ci se firent soupçonner de trahison; ce qui fit que les insurgés se retirèrent dans les Alpuxarras. Là, rejoints par les montagnards, ils repoussèrent les attaques de la capitale. Fiers de ce succès, ils démolirent les couvents, les églises, mirent à mort les prêtres, les magistrats, et

tous les soldats espagnols qu'ils rencontrèrent. Bientôt, l'insurrection gagna les plaines, s'étendit le long des côtes, et le gouverneur Mondéjar se vit dans l'impossibilité d'en contenir la furie. Mais vingt combats désespérés n'avaient point encore eu lieu que Mondéjar se trouva en position d'approcher des Alpuxarras; c'est alors que se livra un combat plus désespéré que tous les précédents. Là, les Maures, cernés de toutes parts, furent taillés en pièces; la plupart de leurs villes furent prises. Mais, peu de temps après, les insurgés reparurent, plus formidables que jamais, car ils recevaient des secours de l'Afrique, et avaient organisé leurs guérillas avec une tactique plus régulière.

Ce fut alors que don Juan d'Autriche s'avança de Séville à la tête d'une nombreuse armée; les Maures de la capitale coururent au-devant de lui, pour l'assurer de leur fidélité, pendant que les montagnards faisaient de nouveaux efforts pour lui résister. Malheureusement, leur chef fut accusé de trahison, et massacré de la main de ses propres soldats; Muley-Abdallah, qui lui succéda, tint, grâce à ses talents militaires, long-temps tête aux ennemis. Au printemps suivant, don Juan entra en négociations, offrit des conditions avantageuses, et promit une amnistie générale. Le seul article dont les Maures

surent profiter en ce moment, fut de passer en Afrique avec leurs familles, tandis que Muley-Abdallah, dans son entrevue avec le chef castillan, convint que les Maures des Alpuxarras seraient répartis dans les diverses provinces espagnoles. Cependant Abdallah rallumait en secret la guerre, et ne cherchait qu'à gagner du temps, pour se préparer à une nouvelle attaque.

Quand Philippe II eut découvert ce stratagème, sa fureur ne connut plus de bornes; il donna l'ordre que les montagnes des Alpuxarras fussent mises à feu et à sang, depuis leur pied jusqu'à leur cime, et que ce qui resterait d'habitants fût transporté en Afrique, ou vendu comme esclaves dans les provinces voisines. — Muley-Abdallah mourut assassiné, comme son prédécesseur; et, sous le règne de Philippe III, les Maures de Valence et de Murcie éprouvèrent le sort des montagnards, et furent refoulés, par masses, dans les déserts de la Barbarie. Deux cent mille Maures traversèrent la France, dépouillés de leurs biens, dénués de tout; ils gagnèrent misérablement les ports de la Guienne et du Languedoc, où on les embarqua pour l'Afrique.

C'est ainsi que disparut de la contrée qu'il avait conquise, ce peuple extraordinaire, dont les qua-

lités et les vertus illuminèrent la morne, orgueilleuse et indolente dynastie des Goths. Hospitalier, plein de compassion pour les étrangers et les malheureux; attaché de cœur à la religion de ses ancêtres, inébranlable dans ses opinions, le Maure espagnol garda long-temps inaltérable la physionomie des enfants d'Ismaël : comme patriarche, pasteur, chef de tribus, adorateur de son Prophète, il était surtout fidèle à ses devoirs, et résigné à la destinée marquée par celui dont il vit toujours sans murmurer, s'accomplir la volonté suprême. A toute la splendeur du luxe il unissait sa simplicité primitive; mais c'était le luxe de la nature et de la raison, non ces bas appétits, ces excès du vulgaire de l'Europe, qui, sous le ciel du nord, s'enivre avec ses dieux dans ses salles gothiques. Reposant à l'ombre du dattier verdoyant ou du palmier, dans la mosquée dont les flèches d'or et les minarets étincelaient dans les airs, le Maure castillan était aussi ardent et plein de fidélité dans les relations intimes de la vie, qu'au son de l'algihed sacré, qu'à l'héroïque appel du clairon, au champ d'honneur.

La demeure du Maure, sa cour, son jardin, ainsi que sa religion et les usages de son pays, étaient comme un miroir où se réfléchissait un génie intelligent; propre à toutes les entreprises. Les fleuves

devinrent les tributaires de ce génie merveilleux ; leurs ondes enrichissaient les terres que ce peuple avait conquises , et , pénétrant jusque dans le désert des Goths , elles montaient aux cimés des rochers , y entretenir la verdure fleurie d'un printemps oriental , pareil à celui qui régné dans les jardins d'Iram ou dans les bocages rians du Caire et de Bagdad. Parfois aussi le Maure de Grenade , comme un marchand et un pilote , enflammait le vaincu de l'amour d'audacieuses découvertes , qui ouvrirent sur les mers des routes vers de nouveaux mondes , et rapportèrent au sein de l'Europe des bienfaits , inestimables trésors pour les arts et les sciences , dont elle jouit pleinement aujourd'hui.

Mais les empires et les croyances ont , comme la terre , des saisons marquées. Si leurs chants de conquête , si leurs rayons de gloire avaient eu plus de stabilité qu'un songe du matin , les Maures eussent été assez puissants pour établir une domination durable sur leur pays et l'esprit de leurs braves compagnons ; mais ils passèrent comme « des ombres qui viennent et s'en vont. » Et depuis longtemps le voyageur solitaire , traversant , parmi les plaines désertes , les décombres des palais croulants de ce peuple dont l'empire s'étendait des Pyrénées aux rochers de Gibraltar , des grèves de l'Océan aux

rivages de l'antique Barcelone, rêve profondément à la puissance périssable dont a dû être investie la plus grande des nations. Les jours glorieux de ses Tarikh, de ses Abdérahmes, de ses Mohâmméd, l'ont abandonnée. Elle s'est vue par degrés en butte à un monde armé qui balaya sous elle jusqu'à la poussière dans laquelle elle était assise. Tout, si ce n'est le souvenir de sa gloire, périt pour elle sur la terre; et du fond de ses anciens déserts, cette exilée, aux premiers rayons de l'aurore; tourne encore ses yeux vers la terre qui fut l'objet de ses amours et de ses délices; et sa première prière est de conjurer Allah de lui rendre ce paradis terrestre qu'ont perdu ses pères!

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA

